

Allan BLOOM
L'Amour et l'Amitié,
 De Fallois, 1993.



Peut-être ne connaissez-vous pas l'auteur, parce qu'il a disparu discrètement il y a trois ans, parce qu'il était américain, parce qu'il n'a publié en France, outre l'ouvrage évoqué ici, qu'un essai, assez austère, sur le déclin de la culture générale, intitulé *L'Arme désarmée*. Et si vous avez aperçu le étrange ouvrage sur les rayons d'une bibliothèque ou d'une librairie, son épaisseur (près de six cents pages), la banalité de son titre qui fait songer à un sujet bateau de philosophie pour classes terminales, les têtes de chapitre qui égrènent deux mille cinq cents ans de littérature dans le désordre (on commence par Rousseau ; on termine par Montaigne et Socrate) risquent fort de vous dissuader d'en faire l'acquisition, et même d'en lire les trois premières lignes, qui, pourtant, fixent clairement le programme de l'auteur : « J'essaie dans ce livre de redécouvrir le pouvoir, le danger et la beauté d'éros, en prenant pour guide ceux qui le connaissent et sont capables de nous en instruire, c'est-à-dire les poètes. » Si tel a été le cas, vous avez cédé aux apparences. Il vous faut donc revenir sur cette première impression, courir chez votre libraire, et rentrer vite chez vous pour un tête-à-tête que vous ne regretterez probablement pas.

En effet, *L'Amour et l'Amitié* fait partie de ces livres faciles à lire mais qui marquent. Loin de s'inscrire dans une simple évocation du passé littéraire de ces deux sentiments caractéristiques de l'espèce humaine, cet ouvrage, par des exemples pris chez les auteurs les plus divers, illustre une thèse chère à l'auteur. A savoir que nous arrivons à la fin d'un processus de désenchantement de l'éros, qui, loin de le libérer, lui interdit de se manifester, ainsi que l'on peut déjà l'observer d'une manière caricaturale dans certaines couches de la société américaine où un simple regard est assimilé, voire vécu, comme une véritable agression. Comment en est-on arrivé là, se demande Allan Bloom ?

Selon lui, l'origine de cette dérive est à rechercher chez les deux grands désenchantés de ce siècle, qui sont, respectivement et par des modes différents, Freud et Kinsey (l'auteur du célèbre rapport). Le premier, parce que sa grille interprétative détruit la joie que peut procurer toute action amoureuse (ou autre, d'ailleurs), à partir du moment où elle est simplement considérée comme « le masque d'autre chose » qu'il convient de détecter pour ne pas être dupe. Et commence cet étrange affût où le chasseur est son propre gibier.

Quant au second, le résultat le plus assuré de son travail de statisticien sur les comportements sexuels humains a été de faire passer l'expérience érotique du domaine de l'unicité à celui de la banalité. Faut-il préciser qu'à partir de cette approche Allan Bloom rejette totalement les interprétations psychanalytiques de la création artistique (littéraire aussi) ? De son point de vue, il faut l'outrecuidance, pour ne pas dire l'aveuglement, de toute une école psychanalytique pour expliquer, par exemple, l'œuvre de Dostoïevski par les relations inconnues dans leur réalité précise de l'écrivain avec son père.

Stendhal plutôt que Rousseau

On aura compris que l'auteur de *L'Amour et l'Amitié* n'est pas un adepte de la culture normée, édulcorée, lyophilisée, et surtout « politiquement correcte », que charrient déjà les autoroutes de l'information et leurs réseaux secondaires. Et la suite de l'ouvrage ne dément pas cette impression première. Très vite on réalise que l'on a affaire à un iconoclaste, qui ne se contente pas, comme d'autres, de concasser des statues déjà brisées. Cependant il ne s'agit ni d'un pamphlet dans le ton ni d'une charge contre la modernité dans le fond. La formulation reste enjouée et souvent humoristique, et les idées portent la double marque de la connaissance érudite et du bon sens.

Dans cette analyse de l'amour et de l'amitié à travers la littérature mondiale, Allan Bloom manifeste certes des préférences. Stendhal plutôt que Rousseau ; et Shakespeare plus que tous les autres. Pour ce qui est de Rousseau,

dont l'œuvre est aussi riche de considérations sur l'amour que vide, ou à peu près, de développements sur l'amitié, l'auteur en donne une relecture à la fois sérieuse et irrévérencieuse, en commençant par l'*Emile*. A ses yeux, ce roman « éducatif » est surtout remarquable par sa prodigieuse cuistrie. Davantage centré en fait sur Jean-Jacques lui-même – encombrant mentor – que sur les personnages d'*Emile* et de Sophie, dont la docilité sans faille laisse perplexe. Nous ne résisterons pas au plaisir de citer le passage qui clôt la réflexion sur Rousseau : « A l'extrême fin de l'ouvrage, nous apprenons que Sophie est enceinte. Et qui voyons-nous arriver ? Nul autre que Jean-Jacques ! Ils ne seront jamais tout à fait débarrassés de lui : ils ont besoin de son aide pour élever leurs enfants. » A l'évidence, et conformément à une tradition anglo-saxonne constante depuis Burke, Bloom ne se pose pas en admirateur du « Citoyen de Genève ». Mais, dans le même temps, il souligne le penchant invétéré de Jean-Jacques pour le sermon et pour la description d'un quotidien bien terne, tissé de petites passions et de grands sentiments, comme dans l'*Héloïse*, et il n'en nie pas la valeur littéraire : « Il est évident que Rousseau n'a pas sacrifié la littérature à l'édification. Ces discours nous aident à pénétrer le jeu subtil entre la parole et l'action, et aussi le besoin spécifiquement humain d'expliquer ses actions par des paroles. » Cette mise à distance de l'œuvre de Jean-Jacques n'empêche pas non plus Allan Bloom d'en mesurer la portée sociale et historique presque unique (Rousseau pensait que ses écrits remplaceraient la Bible) ni l'influence qu'elle a exercée plus tard sur des esprits aussi différents, voire opposés, que Stendhal, Flaubert et Tolstoï.

S'agissant de Stendhal et de l'amour, c'est bien entendu *Le Rouge et le Noir* qui a retenu l'attention de notre auteur. Il en donne un résumé extrêmement dense, émaillé d'observations de fond, qui, comme pour Rousseau, réveille l'intérêt pour une œuvre que chacun est persuadé de connaître. Il nous fait redécouvrir toute la richesse et toute l'originalité d'un roman qui ne tire sa

force ni d'un enchaînement de péripéties ni de discours plus ou moins philosophiques – tout ceci tiendrait en quelques pages –, mais de sa dimension psychologique. S'y ajoute une peinture sociale qui anéantit toute espérance – clergé en dessous du médiocre, aristocratie frivole et chancelante, bourgeoisie bornée, libéraux réformateurs pour assurer leur propre enrichissement, classes populaires entraperçues dans la propre famille de Julien Sorel et tout aussi décevantes. L'horreur est sociale avant d'être économique. De ce désastre général n'émergent que quelques figures atypiques, dont l'originalité vient de leur sincérité dans un monde dominé par l'hypocrisie. A des degrés divers, elles sont fascinées par le héros du roman. Comme lui, elles se situent en décalage complet par rapport à leur temps. Du côté du clergé, c'est le cas du pieux abbé Pirard, qui ne sait pas encore que Dieu est mort, et de l'archevêque de Besançon, clairvoyant et ambigu, qui, lui, en a peut-être déjà été informé... Dans le même registre, du côté de l'aristocratie, on trouve le marquis de La Mole, qu'amuse l'audace de Julien ; et aussi sa fille Mathilde, dont l'amour fou sera porté au paroxysme par la mort de celui qu'elle a choisi en dehors de toute considération sociale. Dans cette galerie « positive », la bourgeoisie, véritable bête noire de Stendhal, n'est représentée que par la pathétique M^{me} de Rénal, le seul véritable amour du héros. Dans le peuple, aucune figure porteuse d'amour ou d'amitié, ou de simple humanité : nous sommes loin de la rhétorique des *Misérables*. Roman finalement désespéré ? Non, nous dit Allan Bloom, car Julien Sorel va à la mort avec désinvolture ; Mathilde de La Mole, assoiffée d'absolu, vit dans le culte du souvenir de celui qu'elle aime au-delà de la mort ; et M^{me} de Rénal meurt, certes, mais en emportant un double amour : pour son amant et pour ses enfants.

On est ainsi encore loin de la fin totalement désenchantée de *Madame Bovary*, remarque Bloom alors qu'il se livre à l'analyse du roman de Flaubert. De fait, autant dans *Le Rouge et le Noir* quelques êtres d'élite portent témoi-

gnage en faveur de l'humanité, autant dans le roman de Flaubert aucun personnage ne se hisse au-dessus d'une universelle médiocrité. Autour de la pitoyable Emma Bovary tourne la sarabande uniformément grise des imbéciles. Le curé Bournisien est le frère jumeau de M. Homais. La bêtise de Charles Bovary n'est pas moins affligeante que celle des amants de sa femme. Faux savants, fonctionnaires, petits notables, paysans, maîtres et serviteurs sont pétris dans une même argile inconsistante. Et là, il ne saurait être question d'amitié, et encore moins d'amour. Pour Allan Bloom, il s'agit de simples incarnations passagères de ce que Nietzsche appellera bientôt « le dernier des hommes, incapable [même] de mépriser ».

Shakespeare, miroir de la nature

Au bout de la veine romantique, l'auteur ne manque pas de rencontrer Tolstoï. Il faut lire ses développements sur la filiation étroite entre Rousseau et le romancier russe, et sur les positions dogmatiques et contradictoires qui en découlent dans la vie et dans l'œuvre du second, comme, par exemple, son soutien sans faille à l'émancipation des serfs et son opposition non moins résolue à leur migration vers les villes, sources de toutes les corruptions. Bloom excelle dans l'art des synthèses. On notera, entre des dizaines d'autres, celle-ci : « Stendhal et, de manière différente, Platon louent la folie de l'amour, tandis que les moralistes la condamnent ou ne l'admettent que dans la mesure où elle contribue à la fonction reproductrice de la famille. Rousseau essaya de réunir les deux – la passion amoureuse et la fondation d'une famille – sans qu'aucune soit subordonnée à l'autre. Tolstoï semble ultimement prendre le parti des moralistes contre les romantiques mais il le fait, non sans ambiguïté, non sans regrets, peut-être pour des raisons didactiques. »

Parmi tous les auteurs ayant abordé les thèmes inépuisables de l'amour et de l'amitié, il est clair que la préférence d'Allan Bloom va à Shakespeare, tout simplement parce qu'il lui paraît le plus véridique. « Shakespeare semble être le miroir même de la nature. Sa poésie

nous donne les yeux pour voir les êtres humains exactement comme ils sont. Elle n'a absolument rien de didactique. Il ne cherche pas à reconstruire l'âme pour lui rendre un sens humain, ni à établir des idéaux dans un monde qui en serait dépourvu, ni à sauver la famille de la corrosion du rationalisme bourgeois. » Pour étayer sa démonstration il passe en revue six œuvres théâtrales du maître, les unes assez bien connues chez nous, telles que *Roméo et Juliette*, *Henri IV* et *Antoine et Cléopâtre*, les autres peut-être moins, comme *Mesure pour mesure*, *Troïlus et Crésida* et *Le Conte d'hiver*.

L'un des nombreux talents d'Allan Bloom consiste à mettre en lumière dans ces pièces des personnages que la critique littéraire considère comme périphériques aux acteurs principaux. Tel Mercutio, dans *Roméo et Juliette*, « qui fournit la figure emblématique de l'amitié comme les célèbres amants fournissent celle de l'amour ». Le narrateur montre que ce compagnon de Roméo, intelligent, joyeux, obscène et sincère, est le véritable détonateur du drame. C'est, souligne-t-il, le rôle souvent dévolu aux personnages inventés par Shakespeare par rapport aux personnages historiques. On retrouve cette même fonction chez Falstaff, dans le drame à fond plus historique *Henri IV*. Falstaff est plus truculent encore que Mercutio, plus équivoque aussi, mais profondément loyal à l'égard du prince Hal, le futur roi. C'est dans le microcosme de l'auberge mal famée du Sanglier, mais à l'image en fin de compte du reste de la société, que le prince apprend son futur métier de roi, entre Falstaff et ses deux compagnes de débauche aux noms si évocateurs de Doll Tearsheet et de Mistress Quickly. Bloom rapproche le couple étrange du prince et du joyeux criminel, « version rude et comique de l'amitié », d'un autre, celui bien réel de Montaigne et La Boétie qu'a lié une amitié toute intellectuelle. C'est l'occasion pour lui d'analyser ce type de lien, en soulignant sa spécificité qui le différencie fondamentalement de la passion amoureuse, mieux comprise de tous parce que partagée par tous. En effet, l'expérience de l'amitié est difficilement descriptible, car elle est

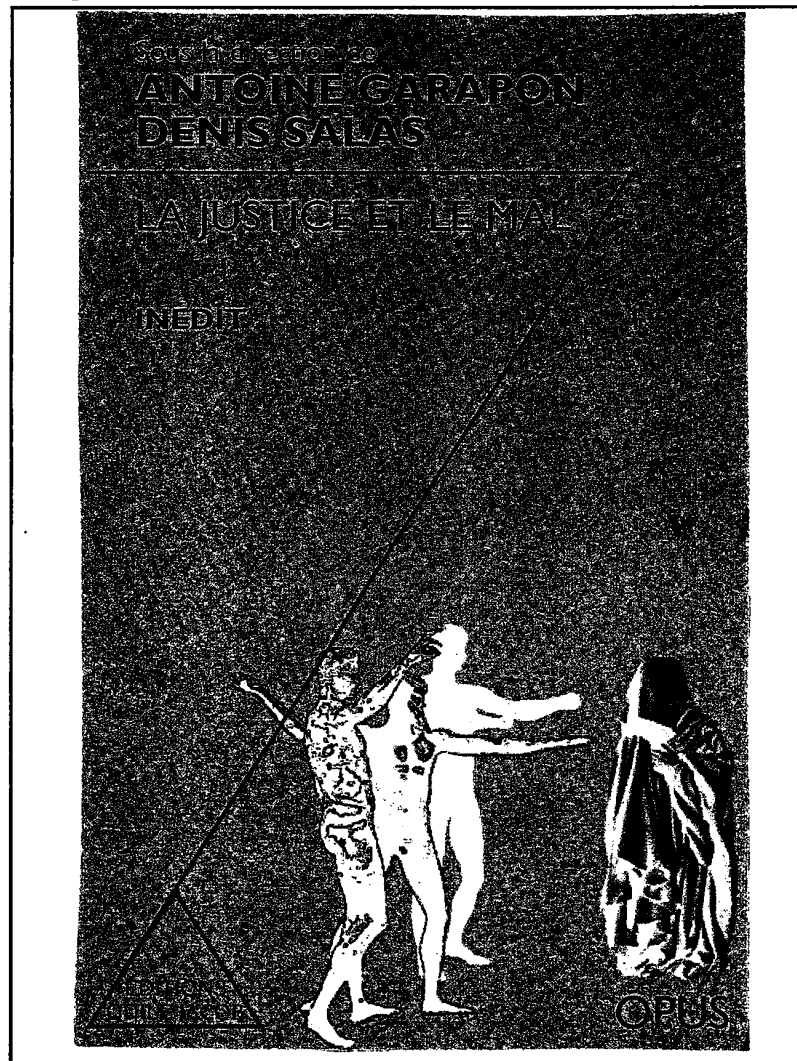
fondée sur l'attrait intellectuel, et non sur l'attrait des corps. Même tout le talent de Montaigne échoue partiellement à en rendre compte : le célèbre « parce que c'était lui, parce que c'était moi » est bien l'expression de cette difficulté. Bloom observe très justement que, pour Montaigne, « la raison elle-même est une sorte de passion qui peut être cause d'une attirance irrésistible entre les âmes ».

Un autre exemple de la technique de l'auteur pour guider le lecteur dans le dédale d'une pièce de théâtre bâtie sur les thèmes de l'amour, de l'amitié et de leur corollaire fréquent la jalousie, se trouve dans l'exposé du *Conte d'hiver*, œuvre touffue, complexe dans laquelle Shakespeare a multiplié à dessein et comme à plaisir les anachronismes pour mieux montrer comment les comportements humains sont liés à des conventions sociales arbitraires et surtout éphémères. Bloom nous fait dé-

couvrir un auteur libéré et libérateur qui sait nous faire sentir que le déchaînement des passions et des événements n'est que le masque d'une réalité supérieure se jouant des hommes, de leurs ambitions ridicules et de leurs calculs dérisoires. Comme il le dit excellemment, l'esprit de la pièce, l'une des dernières de Shakespeare, est de ne pas prendre au sérieux le présent, et de ne pas se laisser submerger par les élucubrations habituelles sur la décadence et sur le devenir, mais de rechercher plutôt des satisfactions dans un ordre extérieur et supérieur aux croyances et aux idées, toujours périssables. Rude leçon pour tous les temps, y compris le nôtre.


Pour conclure, nous saluerons le livre d'Allan Bloom comme un ouvrage d'initiation à la meilleure part de la littérature mondiale, à celle qui ouvre sur un réel au-delà de la réalité.

JACQUES DEMOURIOUX



Danièle ALEXANDRE-BIDON

et Didier LETT

Les Enfants au Moyen Age 

(V^e-XV^e siècles),

Hachette, 1997.

LES AUTEURS, l'un ingénieur d'études à l'EHESS, l'autre maître de conférences en histoire médiévale à l'université Lumière-Lyon II, nous proposent de reconsidérer notre regard sur l'enfant au Moyen Age.

Philippe Ariès, dans *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien régime*, présentait le sentiment de l'enfance et les préoccupations éducatives comme des phénomènes pris en compte seulement depuis la fin du XVII^e siècle.

A ce sujet, les auteurs remettent en cause l'échantillonnage réduit observé par Ariès, et, s'appuyant sur une documentation riche et variée (documents écrits, mais aussi apports de l'iconographie et de l'archéologie), ils nous donnent une image plurielle de cette enfance qui évolue considérablement tout au long du Moyen Age. Selon eux, considérer l'amour filial et la place actuelle de l'enfant comme des nouveautés de nos sociétés industrielles répond à notre besoin d'« ennoblir notre histoire contemporaine, par ailleurs bien tragique ».

L'ouvrage se divise en deux parties : l'une aborde la place de l'enfant dans la chrétienté (V^e-XIII^e siècles) ; l'autre, dans la vie sociale (XII^e siècle-début du XV^e).

La famille apparaît sous un jour nouveau. La place du père et le lien père-enfants sont reconsidérés. On parle de « nouveaux pères », de « familles recomposées ». Autant de termes qui nous apparaissaient jusqu'alors comme des nouveautés sociologiques propres à notre XX^e siècle.


Les auteurs s'attachent à caractériser l'éducation des enfants en distinguant entre celle des garçons et celle des filles. La « famille d'accueil », répondant aux nécessités de circulation des enfants, occupe une place importante.

La lecture de l'ouvrage de Danièle Alexandre-Bidon et de Didier Lett ne peut laisser indifférentes les personnes qui s'occupent (et se préoccupent) de l'éducation des jeunes d'aujourd'hui. Il invite à la modestie. ▶▶

► En nous faisant partager leur approche sociohistorique de l'enfance, les auteurs nous incitent aussi à porter un nouveau regard sur les difficultés contemporaines.

FRANÇOISE BÉNARD

Claire BRISSET

Un monde qui dévore ses enfants, 
Liana Lévi, 1997.

CLAIRE BRISSET tente de dénoncer dans un style journalistique et vivant la violence subie par les enfants à travers l'histoire et dans le monde. Elle évoque la place des enfants dans les mythologies tout en retraçant un historique de leur difficile condition. Ainsi, elle balaie les époques, soulignant la constance des mauvais traitements infligés aux enfants.

La fin de notre siècle est marquée par un paradoxe : les droits de l'enfant ont beau être clairement exprimés et institutionnalisés par les grandes instances internationales, leur violation perdure dans le monde entier. Claire Brisset énonce toutes les injustices qui frappent les enfants : travail, guerre, maltraitance...


L'ouvrage se veut exhaustif mais l'auteur ne prend pas assez en compte dans sa démonstration les différents systèmes politiques, économiques et culturels, qui déterminent la condition des enfants. Par exemple, en matière de travail des enfants dans le tiers-monde, il ne suffit pas d'agir dans les pays eux-mêmes, comme elle le préconise, mais il conviendrait de mettre aussi en cause la logique économique internationale implacable.

L'auteur veut traiter tous les thèmes touchant à la violation des droits de l'enfant. Cependant, il est regrettable qu'elle n'en explicite pas les véritables causes. De façon criante, l'enfant est maltraité de par le monde, sous des formes variées, qu'il n'est pas vain de dénoncer. Et ne serait-ce que pour réveiller les consciences endormies, le travail de Claire Brisset est louable.

Elle termine son livre sur le paradoxe cité plus haut, en se posant alors simplement une question naïve, mais profondément humaine : pourquoi notre impuissance face à ce monde dévoreur d'enfants ?

SYLVIE GODET

Inès ANGELINO

L'Enfant, la Famille, la Maltraitance, 
Dunod, 1997.

AU MILIEU d'une production écrite, audiovisuelle et phonique exponentielle au sujet de la maltraitance de l'enfant, voilà enfin un ouvrage professionnel de vulgarisation, à destination des professionnels qui ne recourent pas au sensationnalisme, à la relation culpabilisante, et au *gimmick* qui va avec : « clignotants », guide routard du dépistage, et autres interventions mécanistes.

Enfin un ouvrage qui donne matière à penser. Penser la souffrance, la maltraitance, la déviance, pour penser les réponses à leur donner. Pas de recettes, pas de conseils ; des images, des avis de professionnels, différents et pertinents, une réflexion qui envisage un sens à toute cette misère psychologique et affective, et qui invite à y réfléchir.

Inès Angéline se livre dans cet ouvrage à une lecture clinique des aspects de la maltraitance (clinique psychosociale, comme elle la définit elle-même) et met le doigt sur une question princeps de ce domaine : la maltraitance n'est pas seulement définie par le rapport de l'enfant et de son parent maltraitant, mais aussi par celui de l'enfant et de son histoire, par l'histoire de ses parents, de ses grands-parents et de sa famille élargie. La maltraitance survient alors que des faisceaux d'événements et une conjoncture particulière mettent l'enfant au centre d'un lien qui réveille une souffrance.

Voilà posé un cadre qui doit rendre les intervenants médicaux, les « psy », les juristes et les sociaux, modestes. Chaque situation est singulière, même si elle fait écho à des données, à des connaissances repérées.

Inès Angéline consacre une partie de son ouvrage à la genèse de la maltraitance, qui peut se comprendre bien au-delà de la naissance de l'enfant et de ses parents, dans des liens générationnels noués, pervertis, non sus. Le décryptage nosographique s'avérera donc très difficile. Il nécessitera d'éclairer non seulement l'origine de la maltraitance, mais aussi le sens que l'on donne à une intervention précoce, préventive ou curative. L'ob-

servation du vécu relationnel de l'enfant par l'intervenant, quel qu'il soit (travailleur social, médecin, psychologue, etc.), nécessitera la recherche de sens.

La clinique spécifique destinée à l'enfant maltraité et à sa famille doit prendre en compte la singularité de ce phénomène. Il existe une *intemporalisation* entre la cause et l'effet : la mère peut vivre avec son bébé une résurgence de frustrations traumatiques qu'elle a vécues longtemps auparavant. Cela rend l'alchimie de cette clinique difficile. Aussi faut-il protéger, tenter de soigner le lien, tenter de soigner la souffrance antérieure de la mère, du père, afin qu'ils puissent devenir parents. Car c'est là le meilleur passeport pour que l'enfant devienne adulte.

L'auteur parle aussi des sociopathies de l'extrême pauvreté, où les carences sont multiples et entraînent une psychopathie de l'évolution de l'enfant. L'intervention ne pourra se limiter à combler les manques dans la réalité ; elle devra aussi étayer pour que ces familles puissent peu à peu affronter de nouveau les exigences de la réalité sociale.

Une référence solide et formative

Ce qui paraît riche dans cet ouvrage, c'est que la maltraitance et l'intervention clinique sont observées à travers le prisme du travail social.

Il ne s'agit pas, bien entendu, pour ce seul technicien intervenant de répondre à tous les besoins de la famille et de l'enfant. Il s'agit juste de repérer de quels éléments il se nourrit pour comprendre l'histoire relationnelle, pour agir en discernant ses propres investissements. Ce travail « technique » est assuré dans les services éducatifs de protection de l'enfance, moins par ceux qui travaillent en amont ou en prévention primaire.

Il fallait l'analyse, le savoir-faire d'un travailleur social, pour que cette question apparaisse tout au long de l'ouvrage.

L'auteur ne se contente pas de faire une somme, un *digest* d'écrits de spécialistes (« psy », juristes, travailleurs sociaux, etc.) pour faire référence, et dont la spécificité ne se limitera qu'à cela. Il recherche au contraire à don-

ner sens aux liens entre les différentes disciplines et natures d'interventions, au demeurant complémentaires.

Cet ouvrage paraît une référence solide, formative, pour tous ceux qui s'intéressent professionnellement à l'enfant et à la maltraitance.

Seul défaut à mes yeux de l'ouvrage : un problème d'équilibre. Certains concepts très « techniques » sont abordés de façon synthétique et vulgarisés. Aussi apparaîtront-ils pour le profane soit d'une extrême simplicité soit franchement obscurs. Cela provient peut-

Emmanuel CARRERE

La Classe de neige,
Gallimard, 1995.



DERNIER ROMAN d'Emmanuel Carrère, *La Classe de neige* a obtenu le prix Femina en 1995. La couverture de la collection Folio nous montre un groupe d'enfants qui s'amusent dans la neige. Mais là se limite la légèreté de l'ouvrage.

Le récit commence avec le départ des élèves en classe de neige, accompagnés de leur institutrice. L'auteur nous permet, grâce à la narration de quelques faits minutieusement choisis, d'entrevoir la personnalité du père de Nicolas – héros du roman. Ce père décide, malgré les réserves de l'institutrice, d'emmener lui-même son fils en voiture sur le lieu du séjour, prétextant le récent accident d'un autocar.

Nicolas ne partagera donc pas toutes les excitations du voyage avec ses camarades. Or, comment pourrait-il s'opposer à cette décision, prise dans son intérêt ? Le propos de l'ouvrage est annoncé, les enjeux suggérés.

La personnalité des protagonistes est mise en écriture. L'auteur rapporte les paroles du père, sans s'attarder sur les sentiments qui les fondent. Puis, comme en miroir, il rapporte les sentiments que l'enfant éprouve sans parvenir à les exprimer. Tout cela souligne les difficultés de Nicolas que « pour son bien » l'on prive de plaisirs.

L'enfant force la sympathie du lecteur, pris de l'envie de le protéger. C'est un livre destiné aux professionnels de l'Aide, qui pourront se laisser aller à se souvenir, au fil des pages, de tel ou tel jeune qu'ils ont eu en charge.

Maltraitance sournoise, non repérée

être de la difficulté à vulgariser un domaine complexe, faisant appel à des connaissances multiples, pointues et multiréférentielles. Mais cela n'est qu'un détail. Le lecteur se révélera en mesure de le surmonter.

L'important est d'avoir fait le lien, pour ce qui concerne l'enfant, la famille et la maltraitance, entre des savoirs pluridisciplinaires consacrant la complémentarité incontournable des disciplines humaines.

JOSETTE DE PRACONTAL

comme telle, ni par les intervenants ni par l'enfant qui s'enferme dans l'angoisse et dans la culpabilité. Les inquiétudes parentales non élaborées ne lui ont pas permis de gagner la confiance en soi nécessaire pour les accepter.

Un nouvelle étape semble franchie quand le père de Nicolas « oublie » son sac dans le coffre de la voiture. Tout le monde pense d'abord qu'il va s'en apercevoir, et donc le rapporter. Puis Nicolas croira à un simple accident. Conviction intéressante à bien des égards, notamment en ce qu'elle permet à l'enfant de garder intacte l'image de son père, ainsi « innocente ».

Les difficultés s'accumulent cependant. Nicolas, en situation de fragilité, subit les moqueries des autres enfants. Comment se sortir de là ?

Le roman prend un nouvel élan avec l'élaboration de la stratégie retenue. Des événements relatés au début du récit, auxquels on avait à peine prêté attention, dévoilent soudain tout leur sens. L'histoire se construit comme un puzzle. Imaginaire et réalité s'entremêlent. Le danger menace... Il suffirait de si peu pour...

Il nous prend l'envie d'en avertir l'enfant, qui s'y précipite à mesure qu'il veut y échapper. Mais nous nous redisons à notre impuissance...

Nous ne connaissons pas les détails de la catastrophe finale, sur laquelle se clôt le récit. Les réactions qu'elle éveille chez les personnages nous donnent cependant la mesure de sa gravité.

Un beau roman qui plonge décidément le lecteur dans une histoire et dans des émotions violentes, tout en lui laissant le libre choix de la conclusion.

FRANÇOISE BÉNARD

enfances & PSY

ères

enfances & PSY est une nouvelle revue pluridisciplinaire qui réunit autour d'un thème commun les réflexions de professionnels de l'enfance et de l'adolescence appartenant aux domaines de la santé, de l'éducation, de la justice, de la recherche et du travail social.

N°1 QUESTIONS D'ORIGINES (octobre 1997)

Réelles, imaginaires et symboliques

...

N°2 QU'EST-CE QUE BIEN TRAITER?

(décembre 1997)

Au-delà des bonnes intentions

...

N°3 FILLES, GARÇONS (mars 1998)

Initialement inscrite dans le corps,
la différence

...

N°4 L'ENFANT ECARTELE (juin 1998)

Quand les parents se disputent

...

*Les savoirs et les pratiques pour
tous les âges de l'enfance*

Editions érès
11, rue des Alouettes
31250 RAMONVILLE-
SAINT-AGNE

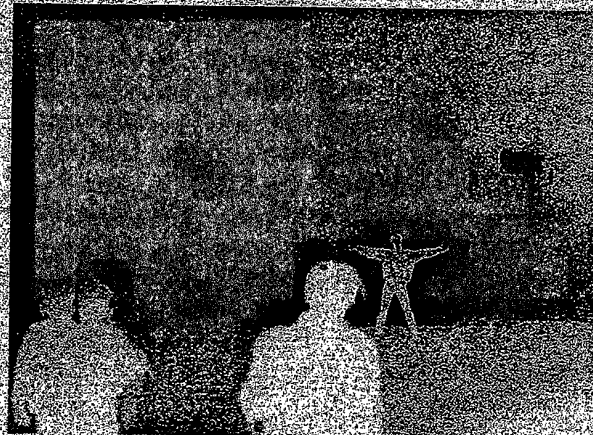
Tél. : 05 61 75 15 76
Fax : 05 61 73 52 85

Christian Bachmann

Nicole Le Guennec

AUTOPSIE D'UNE ÉMEUTE

*Histoire exemplaire
du soulèvement d'un quartier*



Albin Michel

Christian BACHMANN,
Nicole LE GUENNEC
Autopsie d'une émeute,
Albin Michel, 1997.



CETTE ENQUÊTE sociologique, réalisée dans le cadre d'une recherche pour le ministère de l'Intérieur, a pour but de nous éclairer sur le phénomène très médiatisé des violences que l'on dit croissantes, violences exercées par les jeunes de certaines cités en France. Les auteurs ont choisi de retracer minutieusement la naissance d'une émeute, et son développement pendant la semaine qui a suivi, dans le quartier nord de Melun (non classé « difficile »), aux Mézereaux. Cette émeute a été déclenchée à la suite d'une part de la mort accidentelle (?) d'un mineur qui avait dérobé une moto, et d'autre part de la propagation d'une rumeur selon laquelle la police aurait provoqué l'accident, en poursuivant le jeune homme et son ami, ou bien pire encore, en l'ayant tué de sang-froid.

L'événement se veut représentatif d'autres, aux circonstances et aux faits analogues, s'étant produits ailleurs en France. Par une observation détaillée, quasi journalistique, Christian Bachmann et Nicole Le Guennec tentent d'en dégager les racines et les mécanismes.

Au début des années quatre-vingt, alors qu'éclataient les premières émeutes à Vénissieux, on recensait 20 « quartiers en développement social » ; en 1997, on parle de 1 300 « quartiers difficiles ». Comment cette plongée en chute libre n'a-t-elle pas pu être évitée par les pouvoirs publics, les politiques, voire les habitants des cités eux-mêmes ? Au milieu des années quatre-vingt, par un partenariat des institutions (police, école, social et justice), des mesures de prévention anti-violence furent mises en place, mais elles ne portèrent leur fruit qu'en freinant le mouvement, sans le stopper. Au début des années quatre-vingt-dix, l'émeute de Vaulx-en-Velin fit grand bruit. Un ministère d'Etat fut créé pour tenter d'enrayer le mécanisme. Des activités furent alors proposées aux jeunes, l'été, et la répression s'alourdit. Mais, alors que les émeutes se raréfient aujourd'hui, la violence quotidienne

sous-jacente s'étend ; et les professionnels (enseignants, fonctionnaires de police, éducateurs) se retrouvent de plus en plus isolés et découragés.

De la crise économique à l'émeute

Un des éléments du problème se situe dans le fait de la perte de confiance des habitants, quels qu'ils soient, dans les institutions, elles-mêmes souvent usées et désabusées. Loin des ghettos américains ou de la situation en Grande-Bretagne (couvre-feux, répression...), des signes de repli des habitants et de mise au ban de la société peuvent inquiéter.

Lorsque le recours au social ne fonctionne plus, et que fort peu d'espoirs d'une vie meilleure subsistent, les auteurs pointent et analysent la seule voie que, selon eux, un groupe social peut emprunter afin de se faire entendre : l'émeute. Alors que les délinquants mineurs des années 1960-1970 « se rangeaient » dès leur majorité pour fonder une famille et travailler dans l'attente d'une ascension sociale pour leurs enfants, les jeunes d'aujourd'hui, privés de perspectives concrètes, essaient avant tout de survivre. Ainsi, selon Christian Bachmann et Nicole Le Guennec, crise économique et conduites déviantes ou délinquance sont indissociables.

Cette thèse reste néanmoins discutable. Si Durkheim, entre autres, postule qu'un dérèglement économique aboutit à un dérèglement social et que le chômage a pour conséquence d'augmenter la criminalité et la délinquance, nombre d'auteurs ne partagent pas ce point de vue. Ainsi Paul Lazarsfeld, à travers une étude réalisée en 1931 sur les chômeurs de Marienthal, constata que l'absence d'emploi entraînait chez eux un respect de la norme et un conformisme les éloignant de toute dérive ou conduite déviante. Par ailleurs, aux Etats-Unis, où le taux de chômage est très faible comparativement au taux français, la délinquance s'y avère galopante.

Une autre question est posée dans cet ouvrage. Ecole, services sociaux et police se retrouvent assignés à des tâches pour lesquelles ils n'ont pas été initialement préparés. Les enseignants

se transforment parfois en assistants sociaux ou les policiers en psychologues, face à des situations de crise ou de violence familiale. Les services sociaux ne peuvent assurer leur travail depuis quelques années, faute de moyens et d'une organisation adéquate et repensée. Les institutions entre elles se désavouent et se renvoient la balle et la responsabilité des problèmes. On ne retrouve pas d'initiative de fond émanant de la hiérarchie ou des politiques pour tenter de modifier ou d'adapter la formation de ceux qui ne souhaiteront pas s'attarder dans ces quartiers hantés par la violence et la misère, préférant être mutés ailleurs, là où le travail redevient « normal ».

Un inconscient désir de vengeance

Il est donc à supposer que la gravité de la situation provient du fait que l'Etat n'assure plus son rôle de garant de l'éducation et de la santé pour tous. En effet, la structure scolaire se révèle souvent inadaptée, et les échecs se multiplient. Combien de médecins, après de longues années d'études, acceptent de s'installer dans les cités ? Il suffit de comparer leurs effectifs dans les cités et dans les quartiers aisés...

Cette recherche souligne, par ailleurs, le phénomène suivant : le développement d'une société en marge de la nôtre, avec ses règles propres, ses normes, sa culture, sa morale très ancrée, une société s'enfermant peu à peu, car ignorée volontairement par la société française dans son ensemble, qui ne consent à aucun effort d'ouverture.

Sans doute ces forts sentiments d'identité et d'appartenance à la cité permettent-ils d'assurer une cohésion entre les membres du groupe et agissent-ils également de façon préventive contre les explosions de violence.

Pour certains des migrants vivant dans ces quartiers (30 % de la population aux Mézereaux), il est probable que leurs racines communes leur permettent de former un groupe soudé, non générateur de violence, les aidant même à surmonter des conditions économiques difficiles.

Les auteurs ont à plusieurs reprises évoqué la guerre d'Algérie et son impact sur la deuxième génération de

migrants algériens. Nous pouvons regretter qu'ils n'aient pas développé plus avant l'hypothèse selon laquelle une part de la violence dont certains jeunes font preuve proviendrait d'un ressentiment à l'égard des forces de l'ordre, comme s'ils poursuivaient une « guerre » sur laquelle tabou, secret, refoulement, voire forclusion, dominent, quelques décennies après encore. D'autre part, ils seraient animés d'un désir – inconscient – de venger leurs pères pour ce qu'ils subissent au sein de leur travail ou dans la vie quotidienne (exclusion, racisme, non-respect de leur identité, etc.). Alors que nombre de délinquants mineurs sont d'origine maghrébine, les auteurs n'analysent pas en profondeur les raisons de ces déviations.

*De nouvelles
maisons de correction ?*

Cet ouvrage a le mérite de sonner l'alarme d'une situation en pente

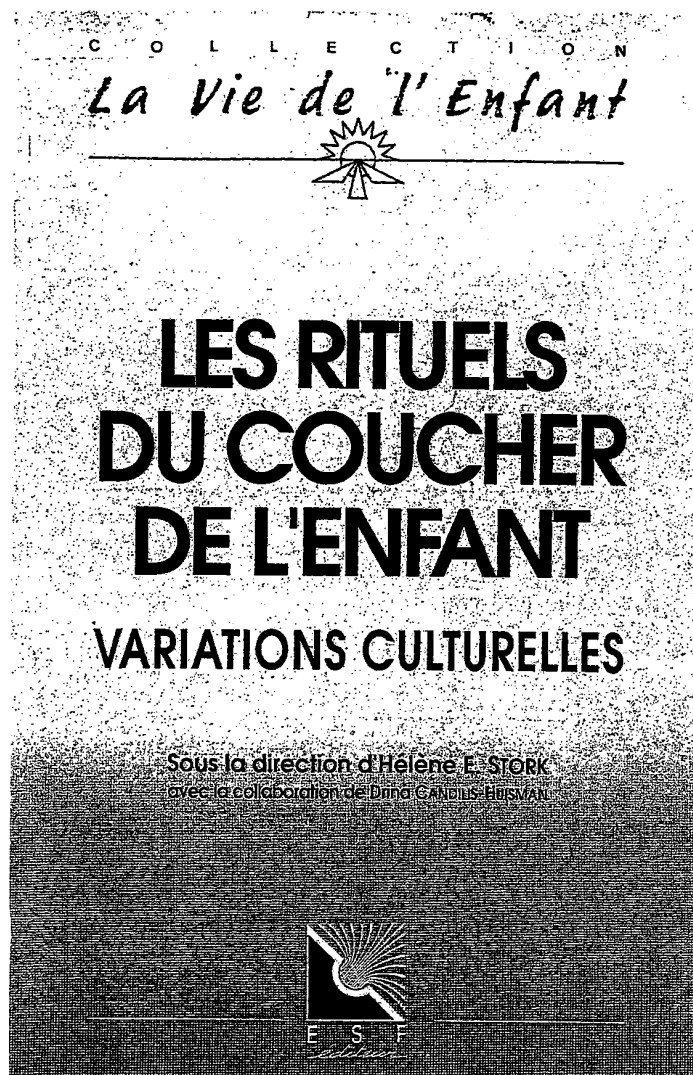
descendante, relativisant néanmoins la gravité du contexte français par une comparaison, trop souvent négligée, avec les pays anglo-saxons. Cela suscitera-t-il une réaction des politiques situés en haut de l'échelle ? Entre une répression plus grande ou un renforcement des services publics, *Autopsie d'une émeute* n'apporte aucune réponse. Cette question est d'actualité, alors que le ministre de l'Intérieur, Jean-Pierre Chevènement, après avoir affirmé que les délinquants sont de plus en plus jeunes et de plus en plus violents, a remis en cause l'ordonnance de 1945, relative à l'enfance délinquante dans le but d'assurer la « sûreté » des citoyens. Il a évoqué la possibilité d'introduire des structures fermées pour les jeunes multirécidivistes. La gauche prendrait là un nouveau tournant, abandonnant les valeurs qui furent les siennes. Pourtant, le Front populaire

ne ferma-t-il pas les « colonies pénitentiaires » soixante ans auparavant ? Jean-Pierre Chevènement refuse l'ancienne appellation de « maisons de correction », insistant sur le caractère de réinsertion de ces établissements. Est-il réellement envisageable d'apporter un soutien éducatif et une aide dans un milieu fermé ? Le débat reste ouvert.

Si les politiques n'interviennent pas pour une restructuration des services sociaux et des institutions en général afin de resserrer le lien social, le clivage entre public et privé ne fera que s'accroître, tout comme les violences, cri manifeste d'un mal-être partagé par les agresseurs de la cité devenue synonyme de danger.

Le livre de Christian Bachmann et de Nicole Le Guennec, de par sa clarté et la richesse de sa documentation, est un bon point de départ pour une réflexion sur ce sujet.

ANGÉLIQUE HAY DES NÉTUMIÈRES



Anonyme

Les Réveries du toxicomane solitaire, 
Allia, 1997.

SI LA RÉFÉRENCE littéraire du seul titre de l'essai porte au statut d'« initié » à certains paradis le « promeneur », c'est par la solitude et la rêverie que, désolidarisé du monde, cet errant atteint à une réalité ultime. Or, le philtre qui transporte vers les édens postiches est l'héroïne. Elle élimine le doute par la grâce de sa nécessité, immédiate, fatale et presque maternelle. Il n'est pas question de s'arrêter en chemin, et de se reposer à l'instar de n'importe quel vivant. Pas le loisir de tergiverser sur le monde, ce qui l'habite, et sur les histoires qui en tissent les pleins et les creux.

Il colle au présent unifié de la substance, le rêveur intoxiqué et solitaire. Il a trouvé sa loi, il peut s'y abandonner par le jeu de rêveries mortelles. Dans cette adhérence destructrice, cet engluement purificateur, il se retrouve seul, séparé de tout, guetteur mélancolique d'une vérité universelle et vide.

Et puis l'errant investit ses émotions résiduelles, celles qui refluent vers un autre temps – quelque chose comme le rythme altruiste de la conscience –, et le voilà soliloquant avec nous. Il prend le temps d'écrire, de s'épuiser par l'écriture, de s'anéantir encore : « C'est un texte épuisant que je présente ici, parce qu'il m'épuise en épuisant ma propre expérience. » Plus de perspective entre l'artifice et la nature, la lettre et l'être, c'est là le fanatisme du drogué, livré à lui-même, qu'il évide à mort.

Ainsi, il s'explore. Il a ce geste

solipsiste des *happy few* qui campent dans la nécessité de soi et ont le narcissisme hautain : « Jamais je n'entrai dans le ghetto des consommateurs de la chose. [...] La distance me séparant de ce pandémonium était de l'œnologie au pochoir. Par l'aristocratie des veines, je sus trouver un moyen de me scruter corps et âme. »

Il quitte le monde. Du moins, il le congédie à son ennui technique et aux solitudes médiocres dont se farcit sans retenue le quotidien. La retraite se fait progressive et inéluctable. Il se retranche du vivant. Il rompt avec le mécanisme des générations. La drogue lui confère un pouvoir infini et contre-nature dont il jouit avec extase. Voilà toute l'alchimie d'une solitude parfaite.

Hymne

à l'errance intérieure

Ne le retient plus du monde que ce qui est miné par la mort – la secrète maladie. Un visage moribond de fillette, une petite ville abandonnée à son désert de petite ville, une église délaissée dans la campagne qui tinte au creux de l'été. L'été. Saison du toxicomane. Un autre héraut* des stupéfiantes harmonies l'écrivait dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* : « Nos yeux voient l'été et notre pensée hante la tombe ; la glorieuse clarté est autour de nous, en nous sont les ténèbres. » Les contraires s'attirent, se renforcent, s'entredéfinissent. Dialectique de l'absolue contradiction chère à l'errant intime.

Il ne s'agit pas de faire l'apologie de la toxicomanie. Ce serait là sacrifier à un prosélytisme auquel est par nature étranger notre rêveur. Il n'y a pas la moindre trace d'un raisonnement,

d'une démonstration, d'une religion, au cours de ces soixante-dix pages – au moins recommandables pour leurs « injections » littéraires dont le titre constitue le hors-d'œuvre. Dans cet opuscule essentiel, on trouve finalement les stigmates d'une esthétique de l'extrême. Il s'agirait alors, pour en faire une valeur d'échange, de se constituer avec le toxicomane rêveur et solitaire une morale de l'oubli purificateur, de la stupéfaction amnésique, de la transparence intime. Et son livre, en définitive moral et vertueux, retrace l'histoire d'une initiation (puisque aujourd'hui il en est sorti) : « J'ai pu dresser ma cartographie interne et ce fut souvent long avant que de crier "terre" ! »

Et après donc ? Il fallut calmer le « chaudron infernal », se soumettre à cette nécessité plus mortifère que mortelle : la désintoxication. Il y a un produit en vente très libre qui a ses adeptes, et ses héroïnomanes repentants : le Néo-codion. La codéine a ses codéinomanes – des nécessiteux du Voyage. « Je sautais d'un train dans un autre, et abandonnais le TGV pour le wagon à vaches. » Puis vint le Subutex, qui délivra de tout, même de la punition.

Message anonyme : « [...] Il faut recommencer à donner une valeur fondamentale à l'expérience intime, sans laquelle la drogue ne restera qu'un vénéneux joujou et un instrument décevant de jouissance. »

GILLES BARBIER

* Thomas DE QUINCEY. Ses *Confessions* sont disponibles dans la collection L'Imaginaire, de Gallimard.

Guide de la protection judiciaire de l'enfance

Michel HUYETTE

*Cadre juridique
Pratiques éducatives
Enjeux pour les familles*

Editions DUNOD